

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L'Abeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 28 AVRIL, 1881.

No. 30.

Mgr de Laval.

Le jour limpide et pur, comme après un orage,
Déverse doucement ses dernières lueurs,
Et ses reflets dorés, sur les flancs d'un nuage,
Étalent en mourant leurs plus tendres couleurs.

C'est l'heure solennelle et sainte des prières,
Où le cœur abattu, cherchant un peu d'espoir,
Revient s'agenouiller aux parvis solitaires,
Et pour adorer Dieu s'y prosterner le soir.

A cette heure où la nuit s'endort dans le silence,
Hous les voûtes du temple immobile, imposant,
Au milieu de la nef un vieux prêtre s'avance,
Avec la majesté d'un monarque puissant.

Un nimbe aux rayons d'or environne sa tête,
Et couronne ce front brillant de majesté,
Où l'ont peut lire encor ce qu'y fit la tempête,
Et ce qu'elle y laissa pour l'immortalité.

Longtemps près de l'autel muet et solitaire,
Il pria, demandant la paix et le bonheur,
Pour son peuple fidèle et l'Eglise si chère,
A son âme d'apôtre, à sa vie, à son cœur.

Ce vieillard, ô Laval, c'est toi dont la puissance
Jeta, pour l'avenir, l'éternel fondement,
Alluma dans les cœurs l'immortelle espérance,
De l'Eglise naissante aux bords du St-Laurent.

C'est toi qui, le premier sur nos lointains rivages,
Afermis à jamais l'empire de la croix,
Abolis par la loi les coutumes sauvages,
Et releveras le front du fier enfant des bois.

Toi que nos vœux émus pleins d'amour et d'es-
time,
Ont vu dans le combat, surmontant le malheur,
Animé d'un courage ardent et magnanime,
Marcher à la victoire au flambeau de l'honneur :

Mais que vois-je !... son front resplendit, s'illumine !

O Laval, est-ce toi ! le prêtre glorieux,
Toi qu'un rayon tombant d'une source divine,
Vient mettre dans la gloire au rang des bienheu-
reux !

Courbez vos fronts pieux, dites une prière,
La grâce et les bienfaits décolent par sa main,
Peuples, pressez vos flots autour du sanctuaire,
C'est un prince des cieux, c'est un pontife, un
saint !

O vieille cathédrale, à la voûte sonore,
Écoute un chant de joie, un hymne solennel.
Chantez, dans vos concordes, voix pure de l'aurore,
Chantez ce nouveau saint qui brille sur l'autel !

Ton grand nom, ô Laval, vivra dans notre histoire,
Nous le répéterons avec joie et fierté,
En voyant, chaque jour, tes vertus et ta gloire,
Aller d'un pas vainqueur à l'immortalité.

VEDA.

Collège de la Propaganda,
Rome, 3 avril, 1881.

Cher ami,

Si je ne me trompe, la dernière lettre, que j'eus le plaisir de t'adresser, laissait tomber un mot d'éloge sur le grand

Pontife qui dirige en ce moment avec tant de sagesse la barque de l'Eglise, mais dont les soins tendent d'une manière toute spéciale à promouvoir la noble cause des sciences sacrées. J'aime aujourd'hui à revenir sur le même sujet, poussé que je suis, d'un côté, par la lecture de l'avant-dernier numéro de l'Abeille, exaltant en tout droit le nom de l'angélique docteur St Thomas, puis convaincu d'autre part que tu voudras bien accepter ces quelques considérations comme provenant, non pas de quelqu'un qui entend dogmatiser, mais d'un humble séminariste qui rapporte ce que ses oreilles et ses yeux lui attestent.

La Providence divine est riche en ressources. Elle a des remèdes pour tous les maux, des digues pour tous les torrents, des hommes pour tous les temps et tous les besoins. Aujourd'hui que tout tombe en ruines, que la société se sent paralysée dans ses plus généreux efforts, et que le flot des fausses doctrines menace d'inonder, de submerger les sanctuaires les plus sacrés de la science, Dieu se retirera-t-il de la scène de ce monde, laissant ainsi crouler sous les décombres l'édifice de l'Eglise, cet édifice élevé au prix de tant de fatigues, couronné du sang le plus pur, et destiné à devenir l'asile du genre humain tout entier ? Non, ce n'est pas possible. Pareille crainte n'est pas d'une âme chrétienne.

Il faut donc un remède. Or comme tout mal a sa cause, le mal de notre siècle semble avoir la sienne dans le débordement des faux principes, des doctrines malsaines et anti-catholiques. Que faire ? Léon XIII, que l'on se sent porté à nommer l'homme de la Providence, l'a vu et s'en est ému. Du jour où Dieu le plaça à la tête de l'univers catholique, il n'a eu qu'une pensée, qu'un rêve, qu'une aspiration : guérir le mal dans sa racine, combattre la fausse science par les principes d'une doctrine sûre, claire, puissante, universellement propagée et enseignée. De là l'encyclique "Æterni Patris" et la haute recommandation donnée aux œuvres du grand docteur St Thomas d'Aquin ; de là aussi les mille adhésions de l'épiscopat à la pensée du Souverain Pontife, adhésions que chacun est à même de constater dans les journaux catholiques de

Rome qui en regorgent. De là l'angélique docteur élevé à la dignité de Patron des écoles. De là enfin l'établissement merveilleux des plus belles institutions, qui de l'Italie vont se répandre sur les principaux points du globe, dans le but de promouvoir le succès des études philosophiques et théologiques, surtout selon l'esprit et la méthode scholastique dont St Thomas d'Aquin fut le plus fameux représentant.

Rome, qui est le centre des grandes choses, est donc aussi l'âme de ce grand mouvement intellectuel à la fois et religieux, car il y en a un, pas de doute là-dessus. Si tu veux bien me permettre, cher ami, cette comparaison : de même que le poète, qui plongé au fond d'une forêt, prête involontairement l'oreille aux échos variés qui autour de lui se répètent, mais au milieu de ce bruit étrange se plaît à distinguer et à goûter, au travers de tout, comme une voix secrète qui l'enchanté, la belle et mystérieuse voix de la nature, ainsi dans la forêt des merveilles que nous habitons, le moindre observateur qui veut prêter une oreille attentive aux bruits divers dont la ville éternelle est remplie, ne peut s'empêcher de découvrir, par dessus tout, comme une rumeur nouvelle, voix puissante et irrésistible qui flotte dans les airs, partout résonne et partout redit le nom de l'angélique docteur St Thomas d'Aquin. C'est un écho, parti de Vatican. Pourquoi ne serait-ce pas la voix de Dieu ?

Cette voix, c'est dans les académies qu'elle s'accroît d'avantage. L'"Académie romaine de St Thomas d'Aquin" la répète mieux que toute autre, et mérite à ce sujet une mention particulière. Placée sous le patronage spécial du St Père et l'immédiate direction de Leurs Eminences les Card. Pecci et Zigliara, elle a pour but de faciliter et d'encourager les études des œuvres du grand docteur dont elle porte le nom. A part les deux illustres personnages que je viens de nommer, et à qui revient la haute surveillance de l'institution, on y compte un certain nombre de professeurs d'élite, déjà distingués par leur savoir entre autres M. l'abbé Talamo, professeur de philosophie transcendantale à Apollinaire, le Rév P. Mazzella, professeur de théologie dogmatique au Collège romain, le

Rev. P. Gaudenzi, dominicain et professeur de la Minerve, les Rev. PP. Liberatore et Carnoldi, MM. les abbés Satolli et Larczelli, tous deux professeurs, l'un de théologie dogmatique et l'autre de philosophie au collège de la Propagande, et plusieurs autres. Quelques hommes célèbres des différentes parties d'Italie et des pays étrangers font aussi partie de la même institution.

La tâche des professeurs consiste à exposer, dans de brillantes dissertations, les points les plus épineux de la philosophie catholique, suivant les principes de l'Ange de l'école, puis de déniaquer et de réfuter les erreurs sans nombre qui doivent s'attribuer à l'abandon des grandes doctrines de St Thomas.

Après eux viennent les simples élèves, jeunes représentants de tous les collèges de Rome, et à qui incombe le devoir de présenter, de temps à autre, à l'Académie, quelques tournois ou disputes philosophiques du plus grand intérêt.

Le but de Léon XIII, dans l'institution de cette Académie, n'est pas seulement de répandre et d'inculquer dans l'esprit du clergé les principes du saint docteur, mais d'en ouvrir aussi les pures et limpides sources à cette classe de laïques et de jeunes gens, qui, devant être placés un jour au sommet de la société, en vouant de bonne heure un culte particulier aux sciences philosophiques et sacrées, sauront ainsi préparer une génération aguerrie aux nobles combats de l'intelligence, et prête à repousser l'erreur, quelque part et sous quelque forme qu'elle se présente.

L'idée est grande: nul doute qu'elle sera féconde. Elle a même déjà réalisé, dans un an ou deux à peine, des progrès incontestables. Que dis-je? La matière première et la forme substantielle, souvent repoussées comme des ogres fantastiques, réapparaissent et commencent à reprendre droit de cité dans le monde scientifique, de manière que les plus craintifs peuvent maintenant les regarder en face sans trop s'alarmer. Cher ami, toute plaisanterie mise de côté, le mouvement est fort, et, j'oserais dire, presque universel.

Le Canada lui-même y a sa part, comme tu peux en juger mieux que moi. Car le nom de St Thomas, toujours tenu en honneur à l'Université Laval, vient d'y resplendir d'un nouvel éclat, et d'y être acclamée avec un nouvel enthousiasme. C'est le présage de temps heureux pour notre patrie, et pour l'Eglise, d'un avenir meilleur.

Adieu!

L...

Mgr. de Lauberivière.

Lettre de Monseigneur H.-M. Dubreuil de Pontbriand, touchant une guérison miraculeuse obtenue par l'intercession de Monseigneur de Lauberivière.

Henry Marie Dubreuil de Pontbriand, par la permission divine et la grâce du St. Siège, Evêque de Québec, Consultant du Roy en tous ses conseils, etc.

Le neuvième de juin de l'année mil sept cent quarante-neuf, dans le cours de notre visite, étant dans la paroisse de la Pointe-aux-Trembles, en l'île de Montréal, sur le bruit qui se serait répandu d'un miracle opéré sur la tombe de feu Monseigneur de Lauberivière, Evêque de Québec, sur la personne de Hector Joseph Beaumer, âgé d'environ deux ans; lequel enfant, étant rompu de naissance et n'ayant pu être soulagé par le secours des chirurgiens pendant un mois qu'ils l'ont soigné, s'est trouvé guéri trois mois après la prière faite par le père du dit enfant sur la tombe de mon dit Seigneur Evêque, et pour constater le dit fait, avons fait paraître pardevant nous le père du dit enfant et les autres témoins sous-nommés et leur avons fait prêter serment de dire vérité; lesquels ont déclaré savoir, le Sr Guillaume Beaumer, père du dit enfant, a dit que, le jour de Notre Dame de Victoire, au mois d'octobre 1747, étant à Québec, à l'issue de la procession qui allait à la Basse-ville, il se transporta sur la tombe de feu Mgr Lauberivière, où s'étant prosterné pour le prier d'intercéder pour la guérison de son fils, promettant de faire dire trois messes à cette intention, et qu'aussitôt que le dit enfant serait en âge, de le mener sur la tombe pour y entendre une messe, qu'étant de retour de Québec, il ne trouva pas l'enfant guéri, qu'il s'est aperçu que plus d'un mois après l'enfant paraissait souffrir à l'ordinaire; qu'environ trois mois après son retour de Québec, M. Sylvain, chirurgien, passant chez lui voulut voir l'enfant et que l'ayant visité trouva qu'il était parfaitement guéri, sans qu'il ait rien paru depuis.

Est comparue aussi Marie Anne Labombarde, femme de Labonté, âgée de trente-deux ans, demeurant à St-Léonard, paroisse de la Pointe-aux-Trembles, laquelle a déclaré avoir reçu l'enfant de M. Beaumer en qualité de nourrice aussitôt après son baptême et de l'avoir gardé pendant onze mois, et que pendant tout ce temps, il a été dans la souffrance, étant rompu.

En même temps est comparue Demoiselle Marie Joseph Sauvage, épouse du Sr Beaumer, âgée de vingt-huit ans, de la dite paroisse de la Pointe-aux-Trembles, laquelle a dit et déclaré que son

enfant est venu au monde avec une rupture, que la sage-femme l'a reçu tel, qu'il a été remis de même à la nourrice, qu'étant mis entre les mains de M. Fels, il n'a pu le guérir et l'ayant remis aux parents leur a dit qu'il espérait pouvoir lui donner plus de soulagement quand il serait dans un âge plus avancé, que M. Beaumer ayant fait un vœu en l'honneur de Mgr de Lauberivière, l'enfant quelque temps après s'est trouvé entièrement guéri sans savoir comment s'est opérée cette guérison.

Et ont signé leurs dépositions à l'exception de Marie Anne Labombarde, qui a déclaré ne savoir signer.

G. BEAUMER.

MARIE JOSEPH SAUVAGE BEAUMER.
NORMANT Vic. Gen.

LALANE Ptre.

† A.-M. Evêque de Québec.

N. B. L'original renferme deux autres signatures que nous n'avons pas pu déchiffrer.

Procès-verbal dressé par M. Briand, chanoine de Québec, touchant une guérison miraculeuse obtenue par l'intercession de Mgr de Lauberivière.

Le onzième septembre, mil sept cent cinquante, Monseigneur de Pontbriand, Evêque de Québec, ayant appris un fait arrivé à l'occasion de Madame de Rouville, de Boucherville, nous soussignés, prêtre, chanoine de l'église cathédrale de Québec, et secrétaire de mon dit Seigneur, par commission expresse, nous sommes transportés chez Monsieur Baudouin, bourgeois de cette ville de Québec, chez lequel la dite dame avait pris son logement pendant le temps qu'elle serait à Québec, où elle était venue uniquement à dessein de faire une neuvaine au tombeau de Mgr de Lauberivière, mort évêque de Québec et inhumé dans le chœur de la cathédrale de Québec, nous lui avons demandé les circonstances et les faits ci-dessous mentionnés.

1o La dite Dame Rouville nous a dit qu'ayant eu une forte maladie, où elle fut réduite à l'extrémité, munie des sacrements de l'Eglise et condamné à la mort par les chirurgiens et autres personnes, et nommé par le Sieur Espagnolini, chirurgien de Boucherville, elle se sentit pressée de recourir à la protection de Monsieur de Lauberivière, et qu'aussitôt, elle sentit sa maladie diminuer et ses forces s'augmenter de jour en jour.

2o Elle nous a dit ensuite qu'il lui était resté de cette maladie une douleur dans une cuisse et dans une jambe qui l'empêchait de pouvoir se mettre à genoux et s'asseoir sur un siège bas. Cette maladie a persévéré pendant en-

virus trois ans à la connaissance de toute la paroisse de Boucherville et du curé, qui était obligé de confesser assise la dite dame. Elle a persévéré dans son voyage à Québec jusqu'à ce que, ayant commencé sa neuvaine au tombeau du dit Seigneur Evêque de Lauberivière, elle se trouva soulagée dès le septième jour et se mit à genoux pendant la messe sans aucune difficulté. Enfin la neuvaine finie, elle s'est trouvée parfaitement, se met à genoux sans peine et sans douleur et se relève aussi facilement, marche sans bâton, ce qu'elle ne pouvait faire auparavant, enfin elle nous a assuré avoir obtenu de Dieu, par l'intercession du dit Evêque ce qu'elle avait désiré et demandé : et a signé avec nous

(signé)

ROUVILLE DE GROSBOS BRIAND.

Le 30 septembre 1875, nous avons vu madame de Grosbois qui est venu exprès chez nous sans canne, et nous a assuré en présence de M... qu'elle avait continué à se bien porter.

† H. M. évêque de Québec.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse iuvabit."

QUÉBEC, 23 AVRIL 1881.

Notre lettre de Rome.

Nous voyons avec beaucoup de plaisir que notre correspondant romain ne nous avait pas oublié. Un silence prolongé que nous devons attribuer à des occupations plus nombreuses que d'ordinaire, nous avait inspiré des craintes sérieuses. Il nous aurait été pénible de ne plus pouvoir donner à nos lecteurs ces lettres remarquables et par la solidité du fond et l'éclat de la forme. Nous profitons donc de l'occasion pour remercier notre trop modeste L... de son inépuisable bienveillance et de l'encouragement qu'il veut bien donner à nos modestes travaux en y en revendiquant sa part.

Nouvelles locales.

M. le Vicaire-Général C.-E. Legaré, est arrivé en ville lundi soir.

M. J.-E. Landry, M. D., ayant donné sa résignation comme professeur ordinaire de la Faculté de médecine, a été nommé professeur honoraire.

Le Docteur L. Catellier remplace le Docteur J.-E. Landry dans la chaire de Pathologie interne. Le Docteur M. Ahern devient professeur d'Anatomie pratique.

M. le Dr. E. Turcot est nommé Professeur agrégé de la Faculté de Médecine.

Société St-François de Sales. — Résultat des dernières élections :

Président : M. Ap. Corriveau ;
Vice-Président : M. A. Angers ;
Trésorier : M. L.-P. Robitaille ;
Secrétaire : M. R. Paquin.
Assistant-Secrétaire : M. P. Masson.

Conférences de M. le Consul général de France mardi dernier et ce soir.

Vendredi soir, soirée musicale et littéraire à la grande salle de l'Université à l'occasion du 259^e anniversaire de la naissance de Mgr de Laval.

Samedi, nous avons grand congé, le grand congé de Mgr de Laval. Le matin la messe solennelle de communauté sera dite par M. le Vicaire-Général C.-E. Legaré, pour tous ceux qui s'intéressent et qui travaillent à l'œuvre de la canonisation de Mgr de Laval.

La fête au sucre.

Que de beaux souvenir nous rappelle ce seul nom ? Quello gaité franche, quello douce joie régné ce jour là ! Ici point de susceptibilités à ménager ; point de distinction à faire entre les convives ; nous sommes des frères, et entre frères, tout est commun.

Mardi dernier donc, nous chomions cette fête au sucre. Les érables, cette année, ont été comme tous le savent, très prodigues de leur doux nectar. C'est déjà vous dire que les incomparables douceurs de la tire et du sucre ne manquaient pas. Ajoutez à cela maints discours et maintes chansons patriotiques, et vous comprendrez que l'amour de la patrie devait être puissamment excité dans tous les cœurs.

Aussi, voyez ; tout le monde est à l'œuvre, les plats résonnent, les couteaux se croisent, la tiro coulo à flots... Mais la parole est à M. Louis Olivier. Le combat cesse un instant ; une profonde émotion s'empare de l'orateur, son œil étincelle : plus il regarde plus il s'étonne. Je devais, dit-il, n'ouvrir la bouche que pour me taire. Néanmoins il parle, et de sa bouche sortent des flots d'éloquence ; Napoléon au pied des pyramides d'Egypte, n'électrisait pas plus ses soldats que ne l'a fait M. Olivier. Suivant lui, tous ont noblement fait leur devoir. Cependant, de son œil pénétrant et exercé, il sait fort bien distinguer les héros de la journée, MM. les élèves de la Petite Salle. Sa voix s'anime à la vue de cette bouillante jeunesse dont l'ardeur surpassa de beaucoup celle de leurs aînés. Pendant ce temps, plusieurs de ces héros, trouvent le discours trop long, et estiment que les exhortations sont ici superflues ; d'autres encore plus emportés, sans égards pour les nobles cicatri-

ces qui déjà décorent leur visage, n'attendent pas la fin, et portent dans l'ombre de vaillants coups d'épée. Mais M. L. Olivier avait compté sans M. Y. Pouliot, élève de la Petite-Salle, qui lui répliqua fort chaleureusement et déclina en faveur de MM. les Grands l'honneur de la victoire. Nouveau titre à notre admiration, car l'humilité dans le succès est la plus aimable des vertus. Heureusement que des chansons chantées, l'une par M. B. Marcotte, l'autre par M. A. Langlois, vinrent mettre un terme à l'animosité de cette joute oratoire !

Puis enfin M. l'Assist-Directeur, voulut bien nous adresser quelques bienveillantes paroles et remercier au nom de la communauté, MM. les physiciens, organisateurs de cette petite fête. Nous joindrons notre voix à celle de M. l'Ass. Directeur pour remercier nos confrères. Leur zèle et leur dévouement dans cette circonstance, est une nouvelle preuve de l'amitié qu'ils nous portent. Espérons que cette amitié durera toujours, car si la distance peut quelquefois séparer les personnes, elle ne sépare pas les cœurs.

La neige.

(Suite.)

Je me réveillai dans une cabane de paysans qui me soignaient de leur mieux. Pendant huit jours, je fus la proie d'un délire incessant, traversé par les visions les plus effrayantes ; tantôt me voyant attaché, la poitrine nue, en face d'un peloton de Cosaques prêt à faire feu, tantôt poursuivi par le cadavre d'un soldat français, et me débattant sans pouvoir fuir, dans les plis de ma capote verte. Enfin ma nature indomptable reprit le dessus. A peine en convalescence, je questionnai, tout tremblant et en mauvais russe, les habitants de V*** Nul d'eux ne put me renseigner sur ce qui s'était passé lors de l'arrivée de la colonne de prisonniers français. Ils croyaient bien en effet qu'on avait fusillé quelqu'un, mais on les avait éloignés en ce moment de la place du village, et aucun corps humain ne s'y était retrouvé. Dès que je m'en sentis la force, je voulus partir. J'échangeai l'habit de mon malheureux camarade contre un costume campagnard appartenant à mon hôte ; mais avant de me séparer de ce fatal vêtement, j'en retournai les poches, et j'y découvris, non sans émotion, le livret du pauvre soldat, qui portait :

3^e RÉGIMENT DE VOLTIGEURS
PIERRE DUMESTRE.

Je le serrai en pleurant sur ma poitrine, me jurant de porter toujours ce cilice vengeur, et, — qui sait ? — espérant qu'un jour peut-être il m'aiderait à expier mon crime. Je me mis en route, me donnant pour un paysan de la Petite-Russie, réduit à la misère par un incendie, vivant ainsi de la charité publique. Au bout d'une semaine, j'atteignis Wilna ; un mois après, j'avais rejoint les débris de la Grande-Armée sur les bords de l'Elbe.

Est-il besoin de vous dire que les champs de bataille des trois dernières années de l'Empire, Lutzon, Leipsick, Champaubert, Waterloo, me virent toujours aux premiers rangs ? Partout je courus au devant de la mort, elle se détourna de moi. Pour ne pas m'épargner, elle savait trop bien que j'étais son complice.

La paix était conclue. Pour donner un aliment à l'activité qui, seule, me distrairait parfois de mes remords, je me jetai dans un travail incessant. Logé dans une petite rue de Paris, voisin de l'École de médecine, je ne sortais guère que pour assister aux cours; j'étudiais le reste du jour, et souvent toute la nuit, car, ainsi que Macbeth, j'avais tué le sommeil. Je conquis rapidement le diplôme de docteur, qui, loin de me causer beaucoup de joie, me trouva assez embarrassé. — Quo faire maintenant me disais-je ? — Courir après la clientèle ? — Elle pouvait m'échapper longtemps, et me laisser dans le désespoir que je voulais fuir à tout prix. D'un autre côté, ma bourse peu garnie demandait instamment à se remplir. J'en étais là de mes incertitudes, lorsque mon père mourut, me laissant une fortune suffisante pour assurer mon indépendance. J'eus alors l'idée de m'absorber dans les plus profondes études, mais je m'aperçus bientôt que la science spéculative répugnait à tous mes instincts. J'estimai que cent volumes de théorie ne valaient pas une seule maladie vaincue, et qu'en dehors de la pratique, la vieille maxime des philosophes d'Alexandrie: *La médecine est fille des songes*, pourrait bien avoir raison. Mon parti fut donc rapidement pris: voyager, dérouter par un continuél changement de résidence et d'occupation les accès noirs du misanthropisme dont la fréquence m'aurait sûrement, fatalement, conduit à des idées de suicide, qui devenaient déjà fort à la mode. Faisant de la médecine avec assiduité, quoique en amateur, remplissant, malgré mon diplôme, les fonctions d'interne dans les hôpitaux, allant combattre les épidémies partout où elles éclataient, je parcourus ainsi en trois ans presque toutes les provinces de France.

En Touraine, j'étais assis, devant un grand feu, dans la salle commune d'une auberge de village, et j'attendais patiemment le courrier, qui passait à onze heures et devait me ramener à Paris. J'étais seul avec l'hôtesse, qui ronflait dans un coin. La pauvre femme avait bien essayé de lier conversation avec moi; j'étais cette nuit-là triste et maussade, comme toutes les nuits de neige, et j'avais mal répondu à ses avances. Rien au dedans comme au dehors ne troublait le silence de la veille, lorsque le bruit de deux gros sabots montant les marches boiteuses de la porte d'entrée réveillèrent en sursaut la maîtresse du lieu. Un jeune garçon, vêtu d'une blouse et portant une lanterne, parut sur le seuil.

— Bonjour, la compagnie, dit-il ! Puis s'adressant à l'aubergiste: Vous n'auriez pas vu le médecin par hasard ?

— Quel médecin, monsieur Berthier ?

— Pardi ! Il n'y a que celui-là.

— Vous venez trop tard mon garçon ; M. Berthier est parti hier pour Paris.

— Est-il Dieu possible !

— Comme je vous le dis. Il est là-bas pour affaires; il ne sait quand il reviendra.

— Ah ! nous voilà bien ! continua le paysan en se grattant la tête.

— Est-ce que votre jeune maître est plus malade, François.

— Plus malade ?... Dites donc qu'il ne passera peut-être pas la nuit. Pauvre M. Jacque ! C'est bien triste de voir ça ! Il ne veut pas mourir, il se débat... Et pourtant, il faut bien qu'on y passe, quand c'est votre heure. C'est à peine s'il a voulu recevoir M. le curé. C'est mam'zelle Jeanne, vous savez, qui en fait tout ce qu'elle veut, qui a obtenu ça de lui.

— Et votre maîtresse ?

— Madame ?... Oh ! Seigneur ? Elle soigne son enfant tant qu'elle peut ; puis elle se cache pour pleurer. Pour monsieur, il reste assis sur une chaise, au pied du lit, sans bouger, et de temps en temps, il répète en branlant la tête :

“ Ah ! s'il faut encore perdre celui-là ?...” Ce n'est pas gai, allez, chez nous ! ... Et puis, pas de médecin !... Comment faire ?... Comment faire ?...

Et le pauvre garçon se grattait toujours la tête. Je me levai :

— Dites-moi, l'ami ; demeurez-vous bien loin d'ici ?

Il me regarda sournoisement. Puis après de mûres réflexions :

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Je vais vous le dire. Vous cherchez un médecin ; en voici un.

— Où donc ça, fit-il des yeux autour de lui ?... Ah ! c'est vous ? Fallait donc le dire. Eh bien en ce cas en route ! Ce n'est pas loin : une petite lieue. Venez, on vous paiera bien, monsieur le médecin ; soyez tranquille !

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Et comment s'appelle votre maître ?

— M. Philippe. Tout le monde le connaît bien ici, allez !

Je pris congé de l'hôtesse, et, m'enveloppant dans mon manteau, je suivis le petit paysan sans mot dire.

Au sortir du village, j'enfilai, sur les pas de mon guide, un chemin de traversée ou nous marchâmes bientôt assez péniblement. Un ciel sans lune, sans étoiles, noir à faire peur ; la terre gelée, sillonnée d'ornières aux bords durcis, s'étendant au loin couverte d'une épaisse couche de neige. La lumière de la petite lanterne balancée devant moi ne servait qu'à m'éblouir, et j'essayais vainement de poser le pied dans les traces laissées par les larges sabots du jeune François. Je l'ai dit : je n'aimais pas à marcher dans la neige, dont l'aspect me replongeait toujours sous l'empire d'une sorte de terreur superstitieuse, et dont le froid pénétrant, particulier, me rappelait d'ailleurs, outre l'événement qui pesait si lourdement sur ma vie, les effroyables jours de cette guerre de Rus-

sio. Ce soir-là surtout, je me sentais mal à l'aise, et j'eus besoin, serrant mon manteau sur mes épaules, de faire appel à mon énergie. La pensée que j'allais peut-être sauver un malade me ranima. Depuis cinq ans, chaque fois qu'un pareil bonheur m'arrivait, j'éprouvais un singulier soulagement, comme si j'arrachais à la Providence un morceau de mon pardon.

Je commençais à trouver le temps long, et je pensais que mon guide avait bien pu me tromper sur la distance à parcourir, lorsque des aboiements lointains d'abord se firent entendre ; ils se rapprochèrent bientôt, et deux gros museaux vinrent, au risque de l'éteindre, heurter la lanterne du paysan qui s'écria : “ Allons, Ture ! Tout beau, Lion ! Sui-vez-moi, Monsieur, n'ayez pas peur.” Nous étions dans la cour d'une ferme, puis arrivés enfin devant une habitation bourgeoise. Une longue façade alignée sur le bord même du chemin, une porte élevée sur un petit porron, voilà tout ce que j'en pus voir dans l'obscurité qui m'environnait. François souleva, laissa retomber un large heurtoir ; une voix cassée répondit à ce signal :

— Qui est là ?

— Moi, ouvrez, Ursule.

— Amenez-vous le médecin ? demanda une vieille femme, en tirant deux gros verrous et faisant crier la porte sur ses gonds.

— J'en amène un, mais ce n'est pas M. Berthier.

— Ah ! fit la vieille d'un ton désappointé.

Elle leva sa chandelle à la hauteur de son visage et me regarda tout ahurie. Puis disant qu'elle allait prévenir les maîtres, elle me fit entrer dans pièce du rez-de-chaussée.

(à continuer.)

Conditions de ce Journal.

L'Abéille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abéille.

Agents : à la petite salle, M. T. Mercier ; chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Couet ; à Ste-Anne, M. G. Goudroau ; à Sorel, M. O. Béland ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à Ste-Thérèse, M. J. Lord ; à Chicoutimi, M. E. Gagnon ; à St-Hyacinthe, M. A. Guortin ; à Rimouski, M. J. Rioux ; à l'Assomption, M. A. Marsolet ; au collège de St-Lauront, M. Z.-N. Blais.